

# Récit de Félix Maisonneuve<sup>1</sup>



*Félix Maisonneuve est né le 15 mai 1940, au début de la guerre 1939-1945, dans une famille de Mouline à La Chapelle-sur-Erdre.*

*Ferdinand (le père) est revenu très handicapé de 4 ans de captivité en Autriche, quasiment paralysé. C'est donc Ferdinand le fils aîné, né en 1935 et Félix son cadet qui faisaient tourner l'exploitation.*

*Comme les jeunes paysans de l'époque, il a quitté l'école à 14 ans pour travailler en tant qu'aide familial sur l'exploitation de ses parents Ferdinand et Anne-Marie, exploitation très morcelée d'une vingtaine d'hectares.*

*A son retour du Service Militaire, effectué dans un régiment de parachutistes en Algérie, Félix a quitté « la Terre » pour aller travailler à « la Ville » de Nantes en qualité d'employé municipal. Le frère aîné a repris l'exploitation.*

*Félix est décédé le 26 janvier 2015. Il y a quelques années, il avait remis à l'association Au Pas Des Siècles, un long manuscrit racontant sa jeunesse à Mouline. Son récit est très riche. C'est un témoignage qui nous plonge d'une façon très concrète dans l'histoire rurale des années 1940 et 1950 à La Chapelle. Nous remercions ses enfants de nous autoriser à le publier in extenso.*

---

<sup>1</sup> Présentation, notes, illustrations et inter-titres : Michel Quirion

Je tiens à rapporter quelques faits s'étant passés dans mon village à Mouline.

J'ai commencé d'aller à l'école à pied, cela faisait 3 km 1/2, dans la classe de Mr Francheteau, ensuite celle de Mr Pierre Robert et la dernière celle de Mr Bousseau. Il y avait aussi le catéchisme que nous faisait Mme ou Melle de Lambilly où se situe le Crédit Mutuel<sup>2</sup>.

On était heureux en ce temps-là, pour moi je courais tout le long du chemin. C'est cela qui m'a endurci pour le cross-country et m'a permis d'être sélectionné pour les parachutistes<sup>3</sup>.

Mais la route n'était pas toujours sûre, je me souviens d'un épisode, à 8 ans, après le Rôti, en revenant de l'école, un cycliste d'une trentaine d'années me dépasse, puis s'arrête à ma hauteur pour me dire : " eh, petit, viens là" ... Il a essayé de m'entraîner dans un champ, mais j'ai pris peur et je me suis sauvé. Suite à cette histoire, j'ai passé par le Plessis et le Tertre, pendant 3 semaines.<sup>4</sup>

C'était un village très important au nord de La Chapelle (254 habitants en 1964), il y avait entre 1940 et 1960, 24 fermes en comptant l'Hergrenière et le Tertre et entre 1914 et 1940, 41 fermes, quelques-unes avaient une ou deux vaches. C'était un village composé de petites fermes de 3 à 25 hectares : Le Bignon, Gibot, La Castille, La Bouillonnière, le Jeu, la Paillardière, la Métairie, la Hillet, le Bignon occupé par la mère Retière. Ensuite on entre dans le village : il y avait Félix Bodin, ensuite Charles Drouet, ensuite l'épicerie de la mère Guinel et la ferme en dessous tenue par Joseph Aubry. De l'autre côté, Marcel Mourin, ensuite la ferme Clouet (Castillon)<sup>5</sup>, les filles Lefeuve, plus loin en allant à la Bouillonnière, Pierre Leray, ensuite Vincent Maisonneuve, la famille Pécot, et la famille Jallais ; on revient ensuite au Jeu : famille Donatien Maisonneuve, de l'autre côté Jean-Marie Ragot, la famille Marzelière et Francis Pecot, plus loin Pierre Quirion et Georges Audrain . On revient en arrière : Ferdinand Maisonneuve, Joseph Langlais, les filles Blot, Philomène Maisonneuve, Jean Drouet, Joseph Maisonneuve, Édouard Langlais, ensuite Pierre Audrain, en face Joseph Guinel.

De l'autre côté, Baptiste Guinel. On revient à la Hillet : famille Moïse Maisonneuve. Et de l'autre côté, Jean-Marie Maisonneuve et Joseph Coquet, de l'autre côté, Clair Ragot. A

---

<sup>2</sup> au 30, rue Martin Luther King

<sup>3</sup> Félix a fait son service militaire en Algérie. Comme beaucoup de jeunes appelés, il a été fortement marqué par cette guerre. Il était titulaire de plusieurs distinctions et médailles (Croix de combattant, titre de reconnaissance, ...). Il était porte-drapeau des anciens combattants depuis 1973

<sup>4</sup> C'est-à-dire par la vieille route menant de La Chapelle à Sucé en passant par Mouline, avant que la route actuelle ne soit ouverte au 19<sup>ième</sup> siècle. Le pont du petit Nay a été construit en 1858

<sup>5</sup> Clouet, comme Maisonneuve, était un nom très répandu. Alors pour les distinguer, on les affublait d'un surnom : Clouet « Castillon » (du lieu-dit « la Castille ») pour le distinguer de Clouet « Chênaie », son cousin résidant à 200 mètres. La différenciation par le prénom ne suffisait pas toujours car le répertoire était réduit. On trouvait beaucoup de Joseph, de Pierre, de Marie... On ajoutait un qualificatif : le « grand » Joseph, le « petit » Joseph, ... qui tendait à l'usage à se substituer au nom lui même

l'Hergrenière, Victor Jahan ; de l'autre côté, Clémence Maisonneuve et la famille Clouet. Au Tertre, Pierre Marie Maisonneuve et Joseph Patissier. A la Charlière, la famille Louis et Pierre Maisonneuve. Ensuite on continue sur la route de la Brosse, avec Bellevue ou Le Bois : Henri Maisonneuve et ensuite Le Vivier avec la famille Joseph et François Clouet (le maire de Mouline<sup>6</sup>).

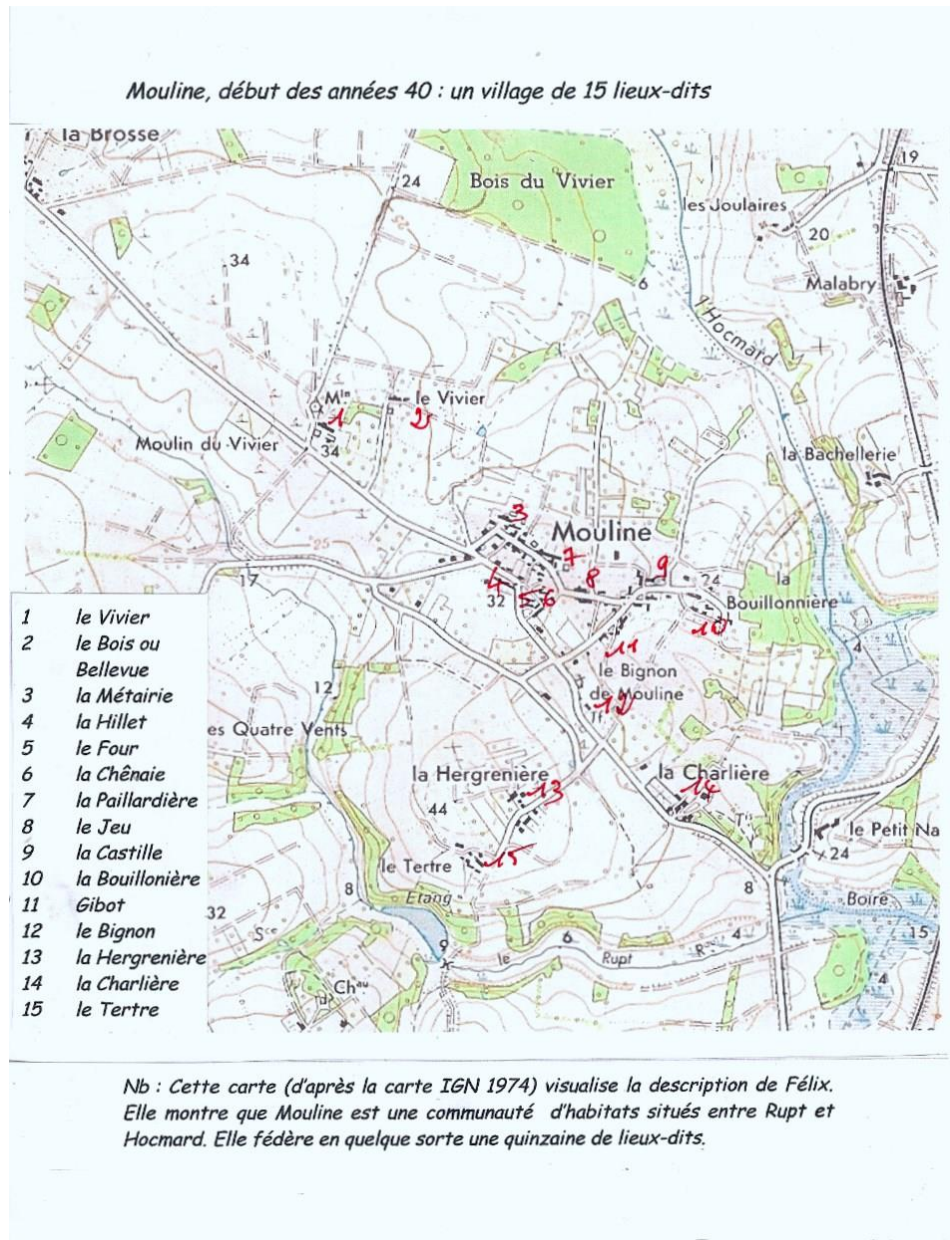


Fig n°1 : Mouline, années 1940, 15 lieux-dits pour 1 village

<sup>6</sup> non élu évidemment. Simple façon de désigner un « vieux sage » et reconnaître son autorité morale



## Les battages (les batteries)

Toutes ces fermes se regroupaient pour les battages, qui comportaient 2 bataillons, dont l'un de 5 jours et l'autre de 3 jours 1/2. Chaque batterie comprenait une trentaine d'hommes qui se répartissaient ainsi : 4 hommes aux sacs, 3 sur la machine. 2 engraineurs, et 1 coupeur de liens, 6 sur la barge, 6 ou 7 sur le pailler, 1 guide de pailler avec une perche, soit Félix Bodin ou le père François Clouet, 1 aux balliers ou menues pailles, et 2 mécanos à la machine, une chaudière locomobile pendant la guerre, puis ensuite tracteur pour faire marcher la machine à battre.



*Fig n°2 : Une locomobile et une batteuse (reconstitution folklorique en 2015 à Frossay)*

Les moissons étaient un des plus durs boulots, il fallait débourner<sup>7</sup> les champs à la faucille ou à la faux, pour faire un passage pour la faucheuse avec son tablier, qu'il fallait lever à chaque gerbe, en laissant celle-ci tomber par terre, ensuite faire les gerbes avec les liens de paille, mais cela de bonne heure le matin, à 5 heures si le temps était trop sec, car la paille cassait. C'était surtout le grand tricot<sup>8</sup>, un blé à grande paille qui versait par temps humide ; ensuite il y a eu des variétés à meilleurs rendements, mais à paille plus courte, le capel, le vilmorin 53, et aussi l'avoine, l'orge et le seigle, surtout dans les vergers, dont on faisait la coupe beaucoup à la faucille, rapport aux arbres, car il y avait une quantité de vergers, pommiers et cerisiers, des poiriers dans les fossés<sup>9</sup>, greffés sur

---

<sup>7</sup> détourner la parcelle sur une largeur 2 mètres environ

<sup>8</sup> Tricot : variété à faible rendement en grain mais à fort rendement en paille

<sup>9</sup> en réalité sur le talus contigu au fossé

épines, poires Trailla<sup>10</sup> Amigon (?). A la fin des années 50 quelques lieuses étaient de la partie et la première moissonneuse-batteuse est arrivée en 1959<sup>11</sup>. Comme ça coûtait cher, on s'associait à plusieurs pour pouvoir amortir les frais. C'est à ce moment qu'ont été créées les CUMA.

Les équipes de battage se relayaient toutes les 25 minutes, pour pouvoir respirer et boire un coup et ensuite les repas, qui étaient de véritables gueuletons, avec le petit verre de gnôle et le café pour finir. Quelquefois, certains avaient le maillot jaune, le soir. Ils couchaient dans les balliés, les repas étaient servis dans les granges ou les hangars. Des ambulances<sup>12</sup> de charrettes pour les tables et des bancs pour s'asseoir.

Le temps des battages dans chaque ferme se situait entre 1 h1/2 à 7 h selon l'importance des barges<sup>13</sup>, certains gars étaient malins, pour ne pas trop travailler, ils restaient discuter avec les serveuses, surtout les porteurs de sacs. Pendant que les gens mangeaient, les mécanos déplaçaient la batteuse pour aller à une autre ferme.

Avant les tracteurs, la batteuse et la loco étaient traînées par des bœufs. Au village, certains employaient des vaches uniquement, et d'autres des vaches, ou bœufs et chevaux.

Après le blé venait le blé noir. On le coupait pareil que le blé, on le chomrait<sup>14</sup> debout pour qu'il sèche un peu. Les tourterelles en raffolaient. Le battage se faisait soit à la perche de châtaigner ou à la grogeuse<sup>15</sup>, une petite machine à cylindre entraînée par une courroie et un moteur Bernard. Ou comme le nôtre, un Omnium de 5 chevaux. Autrefois, c'était un manège à cheval. Pour le blé également.

La paille de blé noir servait de litière aux vaches, on la mettait en mulon allongé, car lorsqu'on la battait, la paille était toute verte, au contraire du blé, il fallait secouer la paille et récupérer le grain que l'on ventait<sup>16</sup> dans le moulin à vent, pour enlever tous les déchets. C'était un amusement, quand on était jeune, de tourner le moulin à vent. A ce moment-là, on mangeait beaucoup de galettes. Il y avait aussi le blé noir gras qui servait d'alimentation pour les vaches : on allait le faucher à la faux le matin de bonne heure, de même que le trèfle que l'on donnait aussi au cheval, avec le foin.

---

<sup>10</sup> variété de petites poires à cidre au goût très acre

<sup>11</sup> une Braud fabriquée à St-Mars-la-Jaille

<sup>12</sup> panneaux amovibles constituant le côté des charrettes

<sup>13</sup> ou gerbier : stockage des gerbes avant le battage proprement dit

<sup>14</sup> chommer : poser les gerbes debout (c'est pour ça qu'on les appelait aussi bonshommes de blé noir...)

<sup>15</sup> ancêtre de la batteuse : machine constituée d'un batteur (rotor avec des pointes) se contentant d'égrener le blé sans séparer paille, grains et balle (les glumes ou balliés)

<sup>16</sup> vannait



Fig. n°4 : Félix aiguisant sa faux

## Le partage des marais

Quelque temps après, il y avait les marais à faire et tout le village se réunissait pour partager les bauches des marais<sup>17</sup>. Tout le monde tirait à la courte paille, pour savoir le lot adjudgé. Il fallait faire des tortillons à travers les tarées et traverser en bottes car il y avait toujours de l'eau. Un ou deux guidaient le gars de chaque bout, avec une perche et une faux. Quoiqu' il y avait des bouées de saules pour limiter les bauches, il fallait faire des torsillons avec la ruche pour reconnaître chaque part. Il fallait une après-midi complète pour faire ça. Chacun avait amené sa boutée<sup>18</sup>. Les plus petites longueurs faisaient 35 mètres et les plus longues 140. Faucher les marais à la faux était une dure corvée.

---

<sup>17</sup> Il s'agit du marais du Hocmard. Le marais était divisé en plusieurs « bauches » de surface égale. Chacune destinée à un groupe de 5 ou 6 fermes. Chaque bauche était ensuite divisée en lots attribuées à chacune des dites fermes par tirage au sort. C'est ce tirage que décrit Félix. La localisation des bauches était fixe mais le groupe à qui elles étaient attribuées changeait chaque année par rotation. Cette description est très intéressante C'est de cette façon que les « communs » et « menus-bois » ont vraisemblablement été partagés entre les petits paysans aux 18 et 19<sup>ième</sup> siècle ; voir l'article sur le Partage Terrien en 1756

<sup>18</sup> Un grand bâton servant d'unité de mesure



Au-dessus des tarées pour que la rouche ou la chevelée sèchent, il fallait 15 jours avant de la transporter au bout de l'allée, ce n'était pas toujours facile : il y avait des bailles, c'est à dire des trous où on n'avait plus pied ainsi que des guêpes des marais. Il fallait laisser un emplacement sans couper la rouche à l'endroit du nid.



*Fig. n°5 : La 'rouche' ou laîche des marais (genre de carex) est une plante qui pousse en grosses touffes (les 'tarées') qui forment de la tourbe à la longue. En vieux français, 'bauche' désigne notamment : litière de marais ou encore zone marécageuse ; Ici la bauche est une parcelle de marais*

Tous les ans, on modifiait les parts, pour que ce ne soit pas toujours les mêmes qui aient les mêmes lots. Ces marais allaient de la Charlière jusqu'à ceux de la Gascherie à Savelli. Cela devait comprendre une vingtaine d'hectares<sup>19</sup>. Cette rouche ou chevelée servait de litière pour les vaches ou d'abris pour mettre les biettes, ou betteraves, avec des perches de saules ou de châtaigniers, avec la rouche par-dessus. La litière aux vaches était souvent désagréable car la rouche coupe comme un rasoir et les mamelles étaient souvent entaillées, alors pour la traite à la main, il arrivait souvent qu'on se prenne des coups de pied ou de queue.... En parlant de traite, il nous est arrivé 2 fois de voir des trous dans l'ameille<sup>20</sup> d'une vache, la chose la plus vraisemblable c'était une vipère qui avait percé l'ameille.

## Les travaux d'automne

Après les travaux des marais, il y avait les vendanges, les pommes à cueillir et les patates à ramasser.

---

<sup>19</sup> Les marais 'Savelli' étaient dénommés 'grands marais'. Ceux de Mouline étaient appelés les 'petits marais' (ou encore : les 'faillis marais')

<sup>20</sup> la mamelle

La vigne, c'était du boulot : la tailler, la labourer, décavillonner, la refermer, passer le canadien pour l'herbe, l'esseuver<sup>21</sup>, la traiter au moins 3 fois, ensuite la vendanger, moulinier le raisin et après soutirer le vin au moins 2 fois, entretenir les fûts pour avoir du bon vin... Pour vendanger, on enlevait les ridelles de charrette, ensuite on mettait la cuve sur la charrette avec 4 piquets, et on allait vendanger, et après, au pressoir, moulinier le raisin dans le broyeur, qui servait aussi aux pommes à cidre, entraîné par une courroie sur poulie grâce à un moteur Bernard de 5 chevaux. Une fois la vendange moulinée, il fallait faire le set<sup>22</sup>, c'est à dire mettre la vendange sur un plancher en bois, arrangée en carré, et superposer les madriers sur deux rangées, mettre la paille pour empêcher le raisin de s'éjecter, refermer le set, abaisser la grosse poutre du vis, mettre les clavettes du vis et serrer en en reliant la barre à la poutre, et tirer la barre à 2 ou 3 pour épurer le raisin qui sort du set et s'écoule dans la cuve de contenance de 3 barriques, ensuite il faut couper 2 fois le set pour épurer le raisin, dont le marc sert d'engrais à la terre contrairement au marc de pommes qui est acide.



*Fig. n° 6 : On fabriquait plus de cidre que de vin et on utilisait ce type de pressoir traditionnel (ici à la fête de la pomme à Quévert - Côtes d'Armor).*

Dans le même temps, il y a les choux et betteraves à échauler<sup>23</sup>, ce qui consiste à enlever les feuilles de choux et de betteraves du bas et de les donner aux vaches. Maintenant, cela ne se fait plus, ils font pâturer les vaches directement dans le champ avec une clôture électrique.

Dans le temps, il y avait 5 ou 6 personnes dans certaines fermes.

Il y avait aussi le sarclage des choux et des betteraves et des navets, que l'on arrachait en tirant dessus. Il était aussi semé un ou deux rangs de millet et les pommes

---

<sup>21</sup> *supprimer ou tailler les rameaux gourmands qui se développent aux dépens des grappes. Essever peut se traduire par « enlever ce qui tire la sève pour rien »*

<sup>22</sup> *mettre la vendange sous le pressoir*

<sup>23</sup> *ramasser des feuilles sans arracher la plante*



de terre. A l'époque, on en semait presque 1 ha. Beaucoup de binch<sup>24</sup>, rondes jaunes, kersegenne . Il fallait un mois pour les ramasser, à la fin les reins étaient plutôt fatigués ! On en faisait un tombereau par jour. Beaucoup servaient aux cochons avec le petit lait. Chaque ferme faisait plusieurs cochons dans l'année.

Pour ramasser les betteraves pour l'hiver, c'était souvent une corvée à la Toussaint et souvent le terrain était tout détrempe. On s'embourbait souvent ! En plus, il fallait charroyer le fumier, puis labourer, herser, semer le blé dans les champs ayant eu des betteraves, patates, maïs ou blé noir ; le seigle était surtout semé sous les arbres en petits terrains, et il y avait aussi l'avoine pour les chevaux et l'orge au printemps pour les cochons.

## Les travaux d'hiver

Après les semailles, c'était le nettoyage des chemins, des haies autour des champs, il fallait ébarber les fossés, ramasser les feuilles et landes dans les bois, et les fougères, cela prenait beaucoup de temps, maintenant certains fermiers ont jusqu'à 3 mètres de ronces autour de leurs champs. On abattait aussi le bois tous les 8 ou 9 ans, et on faisait des fagots d'épines de ronces pour chauffer le four.

## les autres travaux et activités

### **Le pain**

Il y avait 5 fours à Mouline : la Castille, la Bouillonnière, le Jeu, la Métairie, Belle-Vue, et la Hergrenière.

Les fours servaient en permanence. Il y avait la maison Jean Drouet qui tenait un cahier des jours de service pour les familles, surtout pour faire cuire les casses<sup>25</sup> de foie et les rôtis de porc, gâteaux maison, tourtons<sup>26</sup>, pommes au four. Et bien sûr, tout le monde faisait son pain. On brassait la pâte dans la maie pendant 1 h  $\frac{1}{2}$ . Ensuite on le mettait dans des jeudes<sup>27</sup> rondes ou longues pour faire des pains de 4 livres. Mais il fallait d'abord chauffer le four pendant 1 heure jusqu'à ce que la plaque réfractaire devienne blanche, ensuite ramener les braises et mettre les pains avec une longue pelle. Presque toujours, il y avait une mare d'eau à côté des fours, tout le monde avait une mouche<sup>28</sup> de bourrées (fagots) à proximité.

---

<sup>24</sup> la « bintge » variété d'excellente qualité, par opposition à la « Kerségen », variété à haut rendement et destinée aux cochons

<sup>25</sup> grandes terrines

<sup>26</sup> sorte de pain brioché, spécialité locale

<sup>27</sup> ou geddes, sorte de panier en paille tressée et tiges de ronces

<sup>28</sup> empilement de fagots comparable à un gerbier



*Fig. n°7 : Le four dit de la Métairie (la Hillet), le plus utilisé à l'époque*

Tout ça c'était l'époque nostalgique, où on prenait le temps de vivre et de discuter entre nous. Il y avait des moments durs, et d'autres de bon temps, c'était l'époque des galoches de bois, sabots et brodequins... pas de bottes en ces temps-là.

### **Les cerises, les pommes, les poires, les patates**

Et la cueillette des pommes, les drap d'or, les clochard, les pattes de loup, les Batiens, les Cardinets, les cœur de bœuf pour la compote, les locaux vert et jaune, les lagrée, les judins, les bonnets carrés, les dubuisson, les ange, les pommes tendres, paradis, les piments, les barbeaux, les chopines, les gaules, pommes de fer, à cidre, les fenouillets...

Comme variétés de poire on trouvait les williams, beurré hardy, beurré clergeau, conférence, duc de bordeaux, doyenné du comice, poires muscadet, poires Loyau, poires coton très farineuses, poires Guyot.

Pour les fruits ou les patates, c'est Joseph Coquet qui prenait tout, à Mouline et jusqu'à Grandchamp et le syndicat Henri Maisonneuve <sup>29</sup> pour les pommes à jus et les

---

<sup>29</sup> le syndicat, c'est-à-dire la CAN (Coopérative Agricole de Nantes) dont Henri Maisonneuve était le magasinier et qui commercialisait les céréales et autres produits du sol des adhérents. A l'époque pratiquement tous les agriculteurs de La Chapelle étaient adhérents de la coopérative

patates pour l'expédition, et Victor Jochaud à Mazaire<sup>30</sup>.

Pour les cerises, il fallait des échelles de 32 barreaux<sup>31</sup> pour certains cerisiers et encore les échelles n'allaient qu'à la moitié du cerisier. Une méthode très simple consistait à prendre une guide de cheval et à monter sur le cerisier par l'échelle et la corbeille accrochée au bout de la guide, cela évitait de redescendre et de remonter dans le cerisier. Les variétés de cerises comme les cœurs de pigeon, les quatre à la livre et les pieds velus étaient assez fragiles par temps de pluie, elles avaient tendance à fendre, ce qui accélère la pourriture, la duchatte, la noire à grand pied, les chenels, les cerises molles.

Il fallait compter trois bonnes semaines à cueillir les cerises, même le dimanche, car le lundi elles partaient sur la côte. « Même qu'on était gosse », on était content d'en ramasser, car on avait droit à un petit pécule. En ce temps-là, les jeunes aidaient beaucoup leurs parents aussi à faire les courses le dimanche, pour moi c'était Antoinette Couffin<sup>32</sup> à côté de la mère Francheteau marchande de chapeaux où était Bonneau le photographe.

### **Les foins**

La fenaison passait aussi un petit moment, il fallait tout faucher à la faucheuse, tourner le foin au broc, fourche à deux doigts, ensuite le rouler à la rateleuse et faire les cosses de foin pour le finir de sécher et ensuite le ramasser pour mettre en mulon à la maison, ou dans les greniers ou granges dont certaines avaient une trappe pour basculer le foin directement dans l'écurie. A propos, dans l'écurie il y avait souvent des nids d'hirondelles dans les soupentes et même des nids d'hérissons dans les crèches des vaches.

### **Le fumier**

Il y avait la corvée de tirer le fumier, soit à la brouette, soit au brancard, pratiquement tous les jours, alors quand le fumier était fait avec de la litière de fougères ou de rouches qui était très longue, pas facile à tirer, c'était surtout le fumier de cheval qui était imprégné avec l'urine et le crottin, c'était une odeur très forte, on employait très peu d'engrais, quelques sacs d'engrais complet surtout pour les patates et aussi les graines de semence, les choux, les betteraves.

### **Les vignes**

Les variétés de vigne sont le léon-millot, l'hauberlin, le sévillar, le sèvre et (maine), le couder, le rayon d'or, le baco rouge et blanc, le 70/53, le 54/55, l'othello et le fameux

---

<sup>30</sup> Victor Jochaud et Joseph Coquet étaient les deux négociants qui collectaient les fruits et primeurs pour les vendre sur le marché de Nantes, marché de gros (actuel MIN), par différence avec Talensac, marché de détail, où se rendaient, en général le vendredi, quelques paysannes pour vendre œufs et beurre de leur fabrication

<sup>31</sup> soit des échelles en bois, très légères, de 7 à 8 mètres

<sup>32</sup> épicerie située à l'emplacement du 7, rue Martin Luther King



noah<sup>33</sup> au goût d'éther qui poussait dans n'importe quel terrain, humide ou sec. Le muscadet et le gros plant n'existaient pas, à part à la Gascherie.

### **Les chemins ruraux, l'arrivée des machines, le changement**

Vers 1957, il y a eu l'arrangement des chemins, celui de Severy, le chemin du jeu avec des trous énormes et le chemin du courbet. Cela s'est fait avec un bulldozer, cela n'a pas été sans heurts car certains ne voulaient pas céder un mètre de terrain pour élargir le chemin. Heureusement qu'il y avait Victor Jahan, conseiller municipal, très diplomate et estimé de tout le monde pour arranger les plus belliqueux. Pour certains, ça se serait même jouer à coup de fourches. Après quelques temps, les gens étaient satisfaits. Tous les chemins avaient été élargis et l'eau pouvait circuler dans les rigoles et maintenant on peut se permettre d'aller dans les champs avec nos voitures<sup>34</sup>. Faut dire que les tracteurs sont arrivés à ce moment-là dans la plupart des fermes. Cela a été les Utility d'abord, les Fiat, les Allis-Chalmers américains, les Massey-Harris, les Farmall, certains avaient les deux roues jumelées à l'avant. Les Ford, petits tracteurs gris assez nerveux et ensuite est venu le plus commun : le D22 Renault. De là est venue l'expansion de la culture, les coopératives que certains ne voulaient pas adhérer. Cela a été le bouleversement total. A Mouline, il passait plusieurs laitiers, chacun avait ses clients : Stassano de la Jonelière, Guillou, Joseph Clouet du Vivier ramassait le lait aussi pour la Cana de Notre-Dame-des-Landes<sup>35</sup> qui fait du beurre.

Plusieurs entreprises pour les battages avec moissonneuses-batteuses, Claude Launay de Sucé, Lemaître de la Bonmaudière, la coopérative du coin comprenant l'Epeau, la Maisonneuve, les Quatre-vents, Joseph Clouet au Vivier, Baptiste Maisonneuve de la Brosse, Piraud du Pérou et la Cuma de Massigné.

### **La mutuelle chevaline**

Il y avait aussi l'estimation des chevaux à La Chapelle-sur-Erdre. Cela représentait plus de 300 chevaux<sup>36</sup> pour la mutuelle dont les principaux organisateurs : Baptiste Maisonneuve de la Brosse, François Clouet du Vivier, Pierre Robert l'instituteur<sup>37</sup>, Louis Clouet de la Mongendrière. La mutuelle chevaline servait pour assurer les chevaux, ils

---

<sup>33</sup> *l'othello et le Noah sont deux cépages américains introduits en France pour leur résistance au phylloxéra. Ils ont été prohibés en 1935 pour cause de hauts rendements mais ont continué d'être cultivés bien longtemps après*

<sup>34</sup> *ces trois chemins d'exploitation ont été stabilisés avec les cailloux provenant du déballastage de la voie ferrée la Chapelle/Blain. Ce sont les derniers travaux d'aménagement collectif effectués par les paysans. Ce qui est remarquable c'est qu'ils ont été réalisés, de l'arpentage à la finition en passant par le financement (au prorata des surfaces desservies) sans intervention d'une quelconque bureaucratie extérieure. Il faut aussi saluer Francis Pécot qui fut le maître d'œuvre de ces travaux*

<sup>35</sup> *en réalité la coopérative de Notre Dame des Landes était indépendante de celle d'Ancenis (CANA). Elle était reconnue pour la qualité de son beurre, validée par plusieurs médailles d'or au Concours agricole de Paris.*

<sup>36</sup> *soit une moyenne de 1,5 cheval par exploitation*

<sup>37</sup> *pour les fonctions de secrétaire et de trésorier. Pierre Robert gérait aussi la Caisse rurale de Crédit Mutuel*

étaient examinés un par un pour l'estimation de chaque bête. En cas de perte ou de maladie, ils étaient remboursés selon leur valeur, de l'âge, du poids et de la qualité de la bête.



*Fig. n°8 : Le mythique Renault D22 (diesel 22 chevaux) fabriqué de 1959 à 1961, vendu au prix de 10000 nouveaux francs*

## Le temps pendant la guerre

Bien qu'étant tout petit, je me rappelle quelques épisodes qui ont marqué ma jeunesse. Les allemands qui étaient stationnés à la Gascherie entretenaient leurs troupes.

Il m'est arrivé de les voir passer à Mouline au pas cadencé, torse nu, une bonne vingtaine et aussi des patrouilles, dont un autrichien qui s'était adressé à ma mère quand elle était à laver le linge chez Donatienne Langlais. Il lui avait demandé qui composait la famille. Ma mère lui avait répondu qu'il (mon père) était prisonnier des Allemands, en Autriche dans le Tyrol. Elle lui avait donc dit le prénom de mon père : Ferdinand. Cela l'avait étonné, car c'est un prénom très fréquent en Autriche. Sur ce, il est reparti.

## **Et les Américains**

Il y a surtout le bombardement par les Américains du pont du Petit Nay. J'étais avec mon frère à garder les vaches dans les grands marais quand on a vu les chapelets de bombes qui s'abattaient sur le pont. Il y avait que quelques vaches de tuées. On a gardé longtemps des éclats de bombes de même que des petites hélices qui servaient à guider les bombes.

On voyait parfois les vagues d'avions passer dans le ciel et lancer de papiers dorés pour brouiller les ondes.

Il y avait aussi l'avion touché (Il était tiré par les flags allemands) qui avait lâché ses bombes à la Ganrie, dont Francis Pécot avait été récupérer une mitrailleuse (la mitrailleuse avait son canon tordu) à la Table ronde. Les Anglais s'en étaient débarrassés pour alléger l'avion, ainsi qu'un réservoir. Francis avait même pris de gros risques, car les Allemands étaient là. La mitrailleuse a longtemps été dans le bout du pailler avec le canon tout faussé et la bande de mitrailleuse engagée. De même, il y avait une voiture de pompiers rouge qui a pourri longtemps à côté de celui de la même époque. Il y a eu aussi des fusils de guerre récupérés chez Joseph Coquet qui ont servi dans les séances de théâtre à la Chapelle.

Donc les Américains sont arrivés à la Charlière. Mon oncle, ancien réfractaire, ayant eu vent qu'ils étaient là-bas, nous a emmené, mon frère et moi, sur le cadre du vélo noir. Une quinzaine de jeeps étaient là avec les mitrailleuses et tous leurs paquetages. Nous étions impressionnés, ils nous ont donné des barres de chocolat. Mais dans la nuit, ils se sont fait canarder par une batterie allemande située sur Carquefou. Une personne leur avait signalé qu'ils étaient là. Quelques arbres, chênes et pommiers nous appartenant en ont encore des éclats pas loin du port à bateaux sur l'Hocmard. Le lendemain, c'était en plein mois d'août, à 6 heures, on est allé les voir partir au-dessus du four de la métairie vers Notre-Dame des Landes.

### **Les réfugiés de 1943**

Et tous les réfugiés qui étaient à Mouline ! Certains à côté de chez nous, dans des vieilles maisons et aussi des débarras ou vieilles écuries. A côté des Blot, il y avait la famille Tessier, la famille Guillard et la famille Gérard<sup>38</sup>. Ce n'était pas le confort. Certains travaillaient dans les champs avec les fermiers du coin. Cela accommodait tout le monde pour les nourrir, c'était en 43. On avait fait un abri dans la terre creusé à plus de deux mètres de profondeur avec des marches, en cas de bombardements.

### **La fin de la guerre**

Les Américains sont également revenus quand ils étaient dans la poche de Saint Nazaire, pour le ravitaillement, principalement des œufs, patates et légumes ou fruits. En échange, ils nous donnaient du chocolat et autres. Le lieu de rendez-vous se situait chez Pierre Quirion. Ils venaient en GMC, d'où de grands noirs américains. Pour nous, tous mêmes, on n'avait jamais vu de noirs.

Il y a eu aussi des coups de révolver tirés dans les portes par un policier. S'agit-il d'une vengeance pour renseignements ou collabo ? L'histoire est à compléter.

---

<sup>38</sup> soit au mieux, une pièce de 25 à 30 mètres carrés par famille



Il y a aussi l'épisode de la libération où toute la population sur la place de l'Eglise. Il y avait la Rosalie à Georges Burban avec, empaillées, les effigies de Hitler et Mussolini. C'était l'ambiance de fête. Tout mêmes, on tapait dessus avec des bâtons.



*Fig. n°9 : La Citroën Rosalie de Georges Burban, place de l'Eglise, 14 août 1944*

En 1949, ils ont fait sauter les bombes qui n'étaient pas éclatées. Il se peut qu'il en reste encore autour du Port aux Cerises.

Il y eut un épisode après la guerre où les baraques qu'étaient près d'Inter-Marché<sup>39</sup> et les maisons avant. Parmi les familles qui y habitaient, il y avait tout de même des polonais<sup>40</sup>. Un jour, un dénommé Rivière et Paul Blot ont failli passer dans l'au-delà. Ils ont trouvé une grenade, allemande probablement et s'apprêtaient à taper dessus avec un marteau. Heureusement, il y en a qui s'en sont trouvé d'aperçu. C'est Jean-Marie Leroy<sup>41</sup> qui l'a fait sauter avec des fagots. Les vestiges de guerre sont toujours dangereux. Cela me rappelle un épisode en Algérie. Un gars de chez nous a accroché une branche avec sa grenade que l'on portait aux (côtés). Il a été grièvement blessé. Suite à ça, sur toutes les grenades que l'on avait, une bonne partie était cabossée. On les a jetées dans un oued,

---

<sup>39</sup> à l'emplacement de l'actuel Intermarché rue de Sucé

<sup>40</sup> la famille Popielinski dont la fille Irène a raconté ses souvenirs dans le Cahier N°1 de l'Association

<sup>41</sup> Jean-Marie Leroy était l'exploitant des carrières des Cahéaux et de la Jonelière. Autant dire qu'il s'y connaissait en explosifs.....

mais beaucoup n'ont pas éclaté. A savoir si maintenant les petits arabes les trouvent peut-être.

## Le Conseil de révision

A l'époque, on faisait la bringue de conscrit. Une des dernières a dû se faire avec comme emblème un laurier fleuri au caracot bleu, blanc, rouge.

Tout le monde est fier d'être conscrit. A l'époque, celui qui n'était pas pris était considéré comme un moins que rien. On n'était pas très nombreux, seulement 11, presque pas de filles. On avait 3 filles avec nous pour passer la journée après être passé à poil devant le maire et le major. Il y avait tout le canton, Sucé, La Chapelle, Orvault, Sautron, Treillières, Grandchamp... Cela faisait du monde, et avant le Conseil, c'était la coutume d'aller avec le laurier à la rencontre de Sucé au Petit Nay pour revenir à La Chapelle. Chez Fourage<sup>42</sup>, il y avait le repas de classe avec ces 3 filles et ensuite on passait par tous les quartiers de la commune. On avait aussi une bourse, sorte de sac confectionné par les filles, au bout d'un bâton, et on arrêtait tout le monde pour les rançonner sur la route. Maintenant, on ne pourrait plus se le permettre. Le soir du premier jour, on a dormi dans le foin chez les Clouet du bas du bourg, Réveil au petit matin avec la gueule de bois. Ça a duré 3 jours. La preuve, quand je suis revenu à la maison, il y avait un grand hangar de monté pendant mon absence !

Les blockhaus faits à la Gascherie, on les a fait sauter et les pierres et dalles de béton ont servi à empierrer les chemins appartenant aux terres de Mr Savelli.

En reparlant des marais, les gens venaient d'assez loin pour prendre la rouche. Comme ça appartenait à Mr de Savelli au bois du Vivier et les fermiers de la Hautière, Briand et Joseph Maisonneuve, ainsi que ceux de Massigné et Pierre Minier de la Gouérie venaient en entre-aide pour charroyer la rouche ou la chevelée de la Berrogé (lieu-dit)<sup>43</sup>. Même le père Isaac s'en allait sur la charretée et était balloté car le chemin pour sortir du bois du Vivier était en piteux état. Il y avait bon nombre de broquées<sup>44</sup> accrochées dans les branches.

## Une journée de travail d'été

Lever entre 6 et 7 heures, faire la toilette et déjeuner, souvent de café. Ensuite, traite des vaches, faire la litière, tirer les bouses et les mettre sur le tas de fumier. Ensuite soigner le bétail, foin, paille et choux ou feuilles de betteraves pour les vaches et mais pour les chevaux. Il fallait faire la toilette des chevaux, c'est à dire les étriller sur la croupe avec une étrille, (sortes de lamelles en fer avec une courroie pour passer la

---

<sup>42</sup> café du Lion d'or, à l'angle de la rue de l'Erdre et de la rue Martin Luther King

<sup>43</sup> lieu où se serait caché un abbé Roger pendant la Révolution

<sup>44</sup> l'équivalent de ce que l'on peut saisir avec un « broc » (fourche à deux ou trois doigts)

main). Puis les faire boire et ensuite les harnacher, d'abord le licol pour l'emmenner. Ensuite la bride et le collier, puis la dossière avec les reculements pour l'atteler au tombereau ou à la charrette, mettre les brancards sur les biquettes pour mettre le tombereau ou la charrette en équilibre, reculer le cheval dans les brancards, mettre les reculements et passer la sous ventrière du cheval avec les brancards, mettre les guides, au collier, ranger les biquettes<sup>45</sup> repliées et ensuite monter dans la charrette ou le tombereau, tirer sur les guides, et hop, c'est parti !

Dans le tombereau il fallait mettre la faux, la fourche et le râteau si on allait couper du trèfle vert ou trèfle incarnat (rouge) qui versait souvent, pas facile à faucher... Il y avait aussi le blé noir gras et le maïs<sup>46</sup> coupé à la faucille.

Dans les grands travaux pour le foin ou la moisson, comme certains des terrains étaient éloignés de 2 km<sup>1</sup>/<sub>2</sub>, on ne revenait pas manger le midi, on mangeait sur place. A cette époque, il y avait des touques, sortes de pots en terre munis d'une poignée, d'une contenance de 3 ou 5 litres s'il y avait plusieurs personnes, au temps des seilleries (moissons). Le vin ou le cidre de pommes ou le poiré qui était fait avec les poires traillia ou Amigon, était un cidre très dur à boire, raclant la gorge.... Comme dit l'autre, fallait avoir la gueule ferrée ! Mais la boisson était très fraîche là-dedans, ce qui était bien par temps de chaleur, contrairement aux bouteilles en verre pour lesquelles il fallait tremper un linge dans l'eau et les enrouler dedans pour conserver la fraîcheur, puis les mettre à l'ombre.

C'était parfois des journées de 9 h <sup>1</sup>/<sub>2</sub>-10 heures, car le midi, à la campagne, le dîner<sup>47</sup> se faisait entre 1 h<sup>1</sup>/<sub>2</sub> et 2 heures, puis l'après-midi, c'était marienne<sup>48</sup>, c'est à dire qu'on se relaxait à côté du tas de foin ou du pailler, pour se reposer, surtout par grandes chaleurs. Puis une collation vers 4 h <sup>1</sup>/<sub>2</sub>. Le temps que l'on mange, les chevaux avaient une brassée de foin ou de trèfle.

## Les soirées d'hiver

L'hiver, à la veillée, tout le monde était dans la grande pièce en terre, à côté du foyer de la cheminée, le feu était allumé avec de grosses bûches, les femmes tricotaient ou raccommodaient et les hommes faisaient des paniers ou des corbeilles avec de l'osier et des côtons de châtaignier.

Il y avait aussi les gèdes pour faire du pain, rondes ou ovales, faites avec de la guinche, sorte d'herbe de 60 cm que l'on trouvait en lisière de bois et qui donnait une belle couleur d'un jaune doré. Mais le seigle était le plus employé. Il fallait trouver dans

---

<sup>45</sup> jambes de bois d'un mètre environ, permettant de maintenir la charrette à l'horizontale, une fois dételée

<sup>46</sup> à l'époque on ne produisait que du maïs-fourrage consommé en vert (non en ensilage)

<sup>47</sup> déjeuner

<sup>48</sup> de méridienne, sieste du début de l'après-midi



les fossés ou les bois de grandes ronces de 3 mètres de long, grosses comme le petit doigt, que l'on fendait par la moitié, et on hérussait<sup>49</sup> la moelle, on ne gardait uniquement que l'écorce. En ce temps-là, on avait de la patience ! Il y avait aussi des paniers faits avec du chèvrefeuille, qui était très fin, cela faisait les paniers à beurre pour le marché. Et des paniers à volailles pour les poulets, canards, lapins, avec des anses.

Pendant la guerre, l'éclairage était fait uniquement à la bougie, on n'y voyait pas très clair, surtout pour lire. Les gens n'achetaient le journal que le dimanche.

## Les foires et les marchés

Au début de 1900 existaient les comices agricoles avec foire et marché. Les gens amenaient leurs paires de bœufs, chevaux, poulains, génisses et volailles, et les moutons. Il y en avait très peu dans la région. Ces foires étaient de grands rassemblements où les gens achetaient aussi de quoi se vêtir, des sabots... Il y avait aussi des cordes pour les vaches et les chevaux et aussi les grandes cordes de 10 ou 12 mètres pour tenir les gerbes ou le foin et la paille sur les charrettes.

Il y avait aussi les courses de chevaux à la Gascherie. La plupart des chevaux étaient des chevaux de trait, mais quelques-uns étaient des demi-sang, chevaux plus légers et plus vigoureux qui servaient surtout à être attelés aux carrioles pour aller à Nantes sur les marchés, ou transporter les barriques de cidre ou de vin chez les marchands ou particuliers. Mon grand-père ainsi que mon oncle ont participé à des courses rurales.

## Une des utilisations du bois

Pour ramasser le foin ou la paille, presque tout était dehors, en meules ou paillers. Juste quelques granges ou greniers pour le foin, ou des hangars en bois faits avec de la terre glaise mélangée avec de la paille en torchis, ou autrement faits de grosses perches de châtaigner et recouverts de piches, grands roseaux de 2 m 50 qui étaient entrelacés par des ranges<sup>50</sup> de saules sur les côtes, serrées avec du fil de fer.

On en mettait également, des ranges, dans les clôtures en haies, surtout dans les prés pour empêcher les vaches de passer et de faire des rotes, c'est à dire faire des trous dans la haie pour s'échapper. Pour mettre ces ranges, on se servait d'un broc à clore les haies, avec 2 gros doigts pour forcer les piquets et les rapprocher. Pour ligaturer les ranges, on abaissait souvent des branches de saules, on coupait que le tiers de la branche,

---

<sup>49</sup> enlevait en raclant

<sup>50</sup> perches de saule (ou de châtaigner)

pour la faire plier et l'espacer avec les ranges<sup>51</sup>. C'était du costaud, mais les vaches avec leurs cornes, elles se galaient, c'est à dire se frottaient sur les clôtures et arrivaient à faire des trous.

Dans les prés et les champs, en éboulant les fossés ou les haies, on ne brûlait que les ronces, tout ce qui était en bois se trouvait récupéré en bourrées ou fagots. Il se faisait des mouches de plus de 300 fagots les uns sur les autres et la pointe en haut, en épis, pour que ça prenne l'eau le moins possible. De même pour faire les quintaux de blé en carrés<sup>52</sup>, avec la dernière gerbe dessus, pointe au nord pour éviter, en cas de pluie, que ça traverse le tas. Les quintaux étaient de 13 ou 15 gerbes, pour faire les barges avant que la batteuse ne passe, rondes ou rectangulaires de chaque côté de l'emplacement de la machine et le pailler en bout lors du battage.

## Les anciens outils et machines

Tout le monde avait des charrues à rouelle avec un timonet à deux roues en bois<sup>53</sup>. Il y avait des brabant à socs culbutants d'un côté sur l'autre. On avait juste à tirer un levier pour faire basculer l'ensemble lorsqu'on arrivait au bout du champ. Il y avait aussi les charrues en fer tirées par un palonnier agrémenté de deux crochets d'où l'on mettait les traits de trois mètres de long accrochés au crochet du collier dont le cheval tirait sur la charrue. Il y avait une clé, morceau en fer sur le timon de la charrue, une autre tige de fer en ovale était sous la charrue raccrochée au palonnier. Sur le timon de la charrue, il y avait plusieurs trous pour régler la profondeur. Il y avait aussi la charrue à vigne ou décaillonneuse. Ce n'était pas facile entre les rangs de vigne pour relever la terre au centre du rang. Il fallait un cheval pas trop rapide car les ceps de vigne en faisaient les frais. Pour terminer ce que la charrue n'avait pas pris autour des ceps, il fallait le faire avec un croc.

---

<sup>51</sup> plus exactement on n'entaillait que le tiers de la branche, ainsi elle continuait à pousser et on conservait une haie vive

<sup>52</sup> tas de gerbes. On faisait environ 600 gerbes à l'hectare soit une quarantaine de ces « quintaux ». Ces quintaux ne sont pas une unité de poids mais de volume de blé avant battage. Au final ils donneront un poids de 25 quintaux environ

<sup>53</sup> charrue reposant sur un avant-train



*Fig. n°9 : Une charrue à rouelles au premier plan et une charrue brabant*

Les outils les plus serviables étaient la houe à cinq ou sept bras, la canadienne à 11 ou 13 bras, la houe entre les sillons pour la vigne et les patates, les choux, betteraves, maïs. La herse en bois avec de grosses dents fichées dans les montants en bois. Après sont venues les herses articulées, beaucoup plus pratiques en plusieurs éléments, deux pour les chevaux, quatre pour les tracteurs. Il y avait aussi la herse ronde qui servait pour les planches et les sillons que l'on faisait surtout en terrain humide pour que l'eau s'écoule. Le hériçon qui servait surtout pour les patates était en fer articulé avec des anneaux. La combleuse était une sorte de rouleau à sillons. Le rouleau fait en bois, surtout du cormier, fait en deux parties d'un mètre avec brancard. Le centre du rouleau était une grosse tige en fer traversant les deux parties en bois. Après, c'était les rouleaux en fer qui faisait un potin du malheur lorsqu'on allait sur la route. Tous ces rouleaux avaient des brancards reliés au cheval, sauf pour les vaches ou bœufs ou il y avait un timon entre les deux reliés aux jougs. La faneuse pour brasser le foin pour le faire sécher avant de l'andainer, avait plusieurs bras comme des petites fourches articulées par le mouvement du cheval. La râteleuse qui servait à rouler le foin et à l'amasser pour faire les cosses<sup>54</sup> quand le foin n'était pas assez sec ou à l'approcher de la charrette avant de le charger.

Avec la venue des tracteurs, tous ces ustensiles ont été remisés. Les râteaux faneurs, les presses pour le foin et la paille ont coupé tous les bras des gens. Les charrues, jusqu'à 6 socs maintenant, les culti-packers, ont tout bouleversé.

## Le marais et son mystère

Il y a aussi dans les marais, pas très loin de la Bouillonnière, un trou creusé<sup>55</sup> dans le marais qui a servi de sondage dans les années 1885 pour passer la ligne de chemin de

<sup>54</sup> petites meules tous les 10 mètres environ

<sup>55</sup> une cavité naturelle



fer. Ce trou a été sondé à plus de 80 mètres et ils n'ont pas trouvé de solide. C'étaient des poutres enchevêtrées en quatre. On l'appelle le trou à Guelliau en souvenir d'un chien qu'on a jeté dedans<sup>56</sup>. C'est pour ça que la ligne de chemin de fer est passée de l'autre côté. Quand on fauchait les marais, on laissait la rouche alentour. Il y avait plusieurs boires aux environs dont les bateaux pourrissent encore, submergés par les alluvions et les racines, car plus entretenues. Il y avait des bouées de grandes fougères dans les alentours, à la surface de l'eau, de plusieurs mètres carrés, difficiles à couper à la faucille car grosses comme le doigt et d'une hauteur de deux mètres.

Félix Maisonneuve



*Fig. °10 : L'Hocmard coule au centre de la photo entouré d'une zone de marais boisés, redevenue une friche depuis 40 ans. A gauche celui de Mouline dont Félix décrit le partage. A droite, celui de Sucé et la ferme de la Bachellerie sur le plateau. Le trou en question se trouve en bas de la photo, coté La Chapelle*

*Deux autres mystères planent sur cette zone : celui d'un hypothétique moulin qui aurait donné son nom au village de Mouline et celui de la localisation exacte d'un passage vers Sucé en prolongement du chemin : Le Bourg de La Chapelle - le Plessis - le Rupt - la Hergrenière - Mouline puis Sucé. Ce passage s'effectuait peut-être au moyen des bateaux évoqués par Félix ...*

---

<sup>56</sup> Gueilliau, vieux célibataire sans ressources y aurait noyé son chien probablement parce qu'il n'avait plus les moyens de le nourrir ...

*Fig. n°11 : ci-dessous, l'Hocmard au lieu-dit le « port de la Bouillonière », trois cent mètres en aval*

